

A force de vivre à côté de cette intelligence d'élite, Yves ressentait son influence salutaire. Près d'Hélène, son sens moral se relevait, et, heure par heure, la nature droite et franche de la jeune femme agissait sur lui, lui rendait ses qualités natives, ses qualités d'autrefois, quand, petit enfant, il demeurait sur la lande près de sa bonne et sainte mère. Que devenait-elle la pauvre Bretonne ? Elle pleurait, elle souffrait, elle regrettait son fils, elle vivait dans une médiocrité voisine de l'indigence, et lui avait un palais à Athènes et une villa à Phalère ! S'il avait pu lui dire : " Je vis ! " S'il avait pu lui envoyer une partie de ses richesses, mais elle les eût repoussées avec horreur, préférant l'indigence au bien mal acquis.

Un soir, plus que de coutume encore, Yves, assis dans le petit bateau, songeait à sa mère avec un poignant remords. La barque venait d'accoster. Villepraux, sautant sur la plage, offrit la main à Hélène, l'aidant à franchir l'étroite passerelle. Puis, laissant les rameurs se rafraîchir devant une corbeille de grenades, ils se mirent à marcher, heureux d'être ensemble, de serpenter à travers les rochers déserts, de longer les sentiers à peine tracés dans le sable. Devant eux s'élevaient les montagnes aux flancs recouverts d'une végétation brûlée, aux sommets couronnés de ruines. L'horizon était noyé dans cette vapeur dorée qui suit les chaudes journées. De tous côtés, de ci, de là, les grillons chantaient sous l'herbe rase ; de tous côtés, de ci, de là, les barques, aux voiles blanches, couraient sur la mer bleue. Jamais Hélène n'avait été plus confiante, plus jeune. En ce moment, ils gravissaient un étroit sentier. Des brebis à la toison brune agitaient leurs clochettes dans le maigre pacage ; le berger préparait son repas du soir, en essayant de faire rôtir un morceau de chevreau sur l'âtre fumée d'un buisson de lentisque. Au loin, les maisons du village avaient toutes cette forme carrée d'un dé à jouer et cette couleur blanche que leur donne la chaux et qui rappelle le temps de la domination turque. Les promeneurs venaient d'atteindre le petit hameau. Au seuil des maisonnettes, les femmes filaient au fuseau avec leurs longues quenouilles en forme de raquettes. D'autres tissaient le coton filé, à ce métier qui demeure en permanence près de la porte. D'autres encore brodaient ces merveilleux ouvrages qui demandent des années de patience.

Elles traçaient, sans modèle,

de charmantes arabesques, variées par une fantaisie toujours heureuse. Toutes ces pauvres Grecques étaient artistes sans le savoir ; toutes avaient la longue constance, mère des beaux travaux.

Yves et la jeune marquise furent bientôt entourés. Dans ces campagnes brûlées par le soleil, où l'argent est si rare, l'arrivée d'un étranger est une bonne fortune. Et tous offraient leurs humbles richesses. Les hommes apportaient des pierres, des médailles ; les enfants des coquillages ; les femmes déployaient leurs longues écharpes si richement brodées, et, en les offrant, l'œil suppliant et la voix tremblante, l'une disait :

— Mes enfants n'ont pas de pain.

L'autre :

— Mon mari est malade je n'ai pas de remèdes.

Et Hélène achetait heureuse de soulager ces misères, tandis que le marquis soldait ces pierres, ces coquillages, ces écharpes avec une générosité princière. Sa main ne comptait pas en donnant les pièces d'or ; et toujours il avait cette même pensée, la seule qui calmât ses cuisants remords : l'aumône purifiée.

On les bénissait. Les mains se joignaient en signe de reconnaissance ; les yeux étaient humides mais si la joie de ces pauvres Grecs était vive, elle n'était ni bruyante, ni exclamative. C'est surtout en Orient que le bonheur est chose grave.

Ils avaient quitté le village et suivaient un chemin bordé de poivriers aux feuilles retombantes comme celles des saules. Dans ce chemin, une chaumière se dressait solitaire ; et, sur la porte, deux femmes étaient assises. La grand'mère filait sa quenouille, la tête basse et un peu tremblante. L'autre, très jeune, aux yeux noirs, au teint mat, au profil pur, chantait en filant aussi, tandis que, par un mouvement imperceptible du pied, elle balançait un berceau où reposait un enfant. Il est si humble le berceau du petit paysan grec ; il tient si peu de place ; il est si près de terre qu'on passe à côté presque sans l'apercevoir et sans deviner qu'un petit homme y sommeille, y rêve et y grandit.

C'est une antique coutume ; quelques jours avant le mariage, le fiancé choisit un arbre et le fait tomber sous la hache. Alors, en songeant à l'enfant qui sera son fils, il coupe un morceau du tronc, le fend par le milieu, abandonne une des moitiés et dans l'autre creuse un nid véritable, où tous ses enfants dormiront l'un après l'autre, et où la mère

les bercera en chantant, de sa voix jeune et fraîche, une antique berceuse, un air qui vient de loin, du souvenir et des traditions mortes et que, plus tard, le bel enfant redira à ses fils.

Elle chantait, la jeune mère, en balançant la corbeille de sycomore. Elle chantait et redisait ce " nana, nana ", doux mot de tendresse qui se traduirait en France par " dodo, dodo ". Elle chantait et elle promettait à son ange endormi, elle si pauvre, des choses merveilleuses.

Au dehors le soleil couchant dorait toujours les branches flexibles ; il filtrait ses rayons sur le berceau ; l'aïeule continuait à filer en branlant sa tête blanche, et le marquis et Hélène regardaient et écoutaient très attendris. En rythmant son chant au balancement du petit berceau, si ras de terre, la jeune voix disait, dans la vieille langue grecque :

Nana, nana, mon cher fils,
Mon cher petit Pallicare,
Dors bien, mon cher enfant.
Je te donnerai quelque chose de beau,
Alexandrie pour ton sucre,
Le Caire pour ton riz,
Et Constantinople
Pour y régner trois ans,

Et puis trois villages
Et trois monastères.
Les villes et les villages
Pour t'y promener,
Et les trois monastères
Pour y prier.
Nana, mon cher fils,
Mon cher petit Pallicare.

La jeune femme s'arrêta confuse, car elle venait d'apercevoir les visiteurs. Et, se levant avec vivacité, abandonnant la balancelle aux soins de l'aïeule, elle s'avança en donnant le salut grec : les mains croisées sur la poitrine.

Hélène franchit le seuil. Elle voulait voir la demeure de cette mère qui promettait le Caire à son fils et puis Alexandrie, puis des villes, des monastères. Et, dans ce logis, aux murs blanchis à la chaux, elle n'apercevait que de vieux ustensiles de ménage noircis et poudreux, aux formes primitives. Quelques urnes de terre servaient de buffet : on y enfermait l'huile et le miel. Quelques paniers en roseaux tenaient lieu d'armoire. Une outre, pendue au mur, représentait la cave. Un grossier tapis, le lit. Et c'était là, sur cette terre battue, recouverte d'un simple feutre, que la jeune mère dormait près du berceau. Et pourtant elle disait à son fils :

Nana, Nana,
Je te donnerai Constantinople.

Hélène souriait, et, s'approchant d'Yves, elle lui murmura à l'oreille :

— Et nous, que lui donnerons-nous, à ce bel enfant, pour son riz et pour son sucre ?

Et le marquis déposant cinq pièces d'or sur la couchette :

— Tenez, dit-il, voilà pour votre cher petit Pallicare.

L'aïeule et la jeune mère se confondaient en remerciements ; puis leurs bienfaiteurs ayant disparu au tournant du chemin, la paysanne reprit son antique berceuse et sa voix s'éleva fraîche et pure dans l'air du soir.

Hélène marchait silencieuse et tout à coup, prenant la main d'Yves, la porta vivement à ses lèvres.

— Que fais-tu donc ? dit-il étonné.

— Je t'aime, vois-tu, parce que tu es généreux. Tous ceux de ta race ont pu être braves et loyaux, mais tu leur es supérieur encore. Tu as une vertu qui m'a pris l'âme. Je t'aime pour cette vertu si belle : la charité.

Et Yves, saisi de confusion, maudissant son éternel mensonge, se sentit le cœur percé par le cruel aiguillon.

Le soleil baissait. Le sentier bordé de myrtes et de touffes d'acanthes, s'emplissait d'ombre. La mélancolie vague du soir descendait sur la terre. Hélène se perdait-elle dans la rêverie des temps anciens ? La vue de ce petit enfant endormi dans le creux du berceau primitif lui avait-elle rappelé toutes les générations qui avaient ainsi sommeillé, et qui étaient mortes, jonchant de leurs ossements blanchis, le vieux sol de l'Attique ?

Non, vraiment, le berceau ne lui faisait pas songer à la tombe ; il n'éveillait en elle que des idées de vie et d'espérance, car elle souriait. A quoi souriait-elle ? Était-ce à un ange inconnu qui bientôt viendrait charmer sa vie. Oui, sans doute, elle y songeait, car elle dit à mi-voix :

— Le cher petit que nous attendons, n'est-ce pas mon bien-aimé, ne dormira pas dans le tronc d'un sycomore, nous lui préparerons un berceau doré aux rideaux de dentelles ?

Et ce sujet, sur lequel elle aimait à revenir, l'animant, elle continuait, confiant à son mari, toutes ses rêveries.

Leur cher ange serait le plus beau de tous les enfants. Sa vie ressemblerait à une avenue fleurie dont leur tendresse écarterait les ronces, leur fils serait en tout digne de sa race, il prendrait exemple sur son père.

(A continuer.)